



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

On a beau prêcher la *réforme* en France, ce ne sera jamais sur la toilette qu'elle portera ses effets. — Jamais les femmes ne renonceront au luxe, à l'élégance, qui fut de tout temps l'apanage des Parisiennes surtout, et si pendant quelque temps, entraînées par un écho sévère qui criait prudence, économie, on a abdiqué le désir d'une parure nouvelle, voici la nature féminine qui ressaisit ses droits et prend le prétexte de l'hiver pour prouver la *nécessité* de se faire faire les costumes les plus charmants et les plus riches.

Aussi voyez avec quelle complicité at-  
trayante M<sup>me</sup> de Baisieux<sup>1</sup> peut seconder toutes ces pensées coquettes, avec quel art

elle redonne un nouveau cachet aux coupes de ses robes, avec quel goût exquis elle trouve pour les orner de nouvelles inventions. — Voyez avec quelle recherche de distinction elle a réuni des étoffes d'une richesse et d'une élégance qu'on ne trouvera que chez elle, parce que non-seulement elle a compris le charme d'une robe dont la coupe va admirablement bien, mais elle a aussi compris tout le mérite que la femme accorde à une étoffe qui ne se voit pas *partout*, et qui semble n'avoir été faite que pour elle.

C'est aussi dans cette pensée que nous dirons quelques mots sur les tissus *venitiens*, qui sont exclusivement chez M<sup>me</sup> de Baisieux. — Admirable mélange de velours et de satin, il réunit la splendeur, le bon goût, la distinction, et rappelle les jours brillants des belles et fières dogaresse. — Ce sera comme

<sup>1</sup> Rue Sainte-Anne, 44.



le splendide luxe de Venise, transporté dans les salons de Londres, de Madrid et de Paris.

Car, c'est pour tous les pays que M<sup>me</sup> de Baisieux a ses inspirations de bon goût, de grand talent, de tout ce qui lui a mérité tant d'honorable confiance et de flatteuse distinction.

— Les formes des nouveaux chapeaux sont plus ou moins évasées, mais toujours un peu abaissées sur le front et éloignées de chaque côté des joues. — M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>1</sup>, qui unit toujours le *bon goût* à la mode, et n'admet aucune *exagération*, nous offre aujourd'hui une foule de chapeaux plus gracieux les uns que les autres.

Nous citerons des chapeaux composés de velours épinglé rose, interrompu alternativement par des biais de crêpe lisse rose; une grosse rose sur un côté, et de l'autre côté un nœud formé de velours et de gaze.

Quelques chapeaux en satin vert ou grosbleu doublé de satin blanc, et ayant pour ornement une charmante fleur de la couleur du chapeau.

Parmi les modes du jour, nous citerons les chapeaux en velours gris-acier doublé de velours épinglé rose, avec ornement de rubans en velours épinglé rose.

Ces mêmes chapeaux ayant, au lieu de rubans, des biais de velours gris alternés avec des biais de satin ou de velours épinglé rose, forment comme une draperie croisée sur la passe.

Quelques chapeaux en satin jaune-paille, ornés sur le bord de biais en velours de la même nuance, mais plus foncée; — un biais de velours orne également le bord du bavole. — Sur le côté, un bouquet de roses jaunes en velours de diverses nuances, et, dans l'intérieur de la passe, des barbes en blonde formant des coques, et dont les bouts dépassent de la longueur de quelques doigts la passe du chapeau; ce genre est excessivement seyant à la physionomie.

— Les robes demi parées se font souvent montantes, corsage ouvert sur la poitrine, carrément, à la *Dubbarri*. — Nous en citerons deux charmantes, une en satin rose, avec une garniture de guipure en points de Venise, posée comme deux revers sur le de-

vant du jupon, et continuant autour du corsage. La pièce carrée, qui forme le milieu du corsage, est également recouverte de guipure, et très-peu montante; leurs manches, qui descendent au-dessous du coude, sont garnies d'une double engageante de guipure. — Une des délicieuses coiffures en rubans roses, argent et bleu, dites Haydée, que nous avons vues chez M<sup>me</sup> Daix<sup>1</sup>, successeur de Maurice Beauvais, accompagnait cette coiffure.

Le même genre de toilette en satin gris-perle orné de guipure noire était d'une distinction ravissante. La coiffure, aussi de chez M<sup>me</sup> Daix, était composée d'une torsade de soie et de velours noirs, qui s'arrêtait au-dessus des oreilles. Elle se terminait d'un côté par une rose rose, de l'autre par un long effilé en jais, genre d'une originalité charmante.

On fait des redingotes en satin à la reine ou pékin à double corsage, c'est-à-dire que, sur le corsage plat et boutonné jusqu'au haut de la poitrine, sont placés deux larges revers qui descendent plus bas que la taille et restent ouverts comme le feraient les devants d'un gilet posé sur une robe. — Ces revers, ou seconds devants, sont cousus dans l'entournure même des manches de la robe, de manière à figurer absolument un second corsage posé sur le premier. — Avec ce genre ce sont de doubles manches. Celle de dessous tout à fait plate et serrée au poignet; celle de dessus, étroite d'en haut, va en s'élargissant en entonnoir, s'arrondit et se termine en dessous du coude. Cette seconde manche doit être garnie d'un galon ou de velours, comme celui qui entoure le second corsage. Cette forme de robe permet tous les genres d'ornements, et formera de charmants négligés.

— Au spectacle, les petits chapeaux en crêpe rose ou bleu, en tulle bouillonné, peuvent remplacer les bonnets, quand ils sont tout petits et ornés de plumes ou de fleurs. — Pour ces parures surtout, les bouquets de têtes de plumes, les marabouts nuancés, ou deux plumes plates croisées. — Dans tous ces genres d'ornements, nous avons à citer la maison Chagot aîné<sup>2</sup>, où plumes et fleurs de tous genres offrent en ce moment

<sup>1</sup> Rue Luxembourg, 35.

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 93. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 81.



toutes les nouveautés de l'hiver. — Nous rappellerons surtout la coiffure *Nisida*, cette fantaisie si charmante qu'on a appliqué son nom à toutes les productions de la toilette. Les coiffures *espagnoles* de Chagot n'ont pas moins de succès. — Le goût avec lequel les *roses roses*, les *grenades* ou les *fluxias* s'entremêlent au feuillage de jais noir, en font un caprice qui plaît à toutes les femmes. — Les guirlandes, couronnes et bouquets de tous genres sont, du reste, si nombreux en ce moment chez Chagot, que tous les étrangers y trouvent les approvisionnements de la saison. Ce sont les *scabieuses*, les *oreilles d'ours*, les *pensées*, toutes ces fleurs dans lesquelles les effets du velours produisent un si riche reflet, et celles dont les mille noms échappent à notre souvenir, mais qui toutes sont destinées aux ornements des chapeaux d'hiver, aux coiffures parées, aux toilettes de bal, etc., etc.

— On a vu quelques charmantes capotes en feutre blanc, orné d'une seule plume plate couchée sur le côté, et d'un ruban croisé autour de la passe. C'est un joli négligé, car le feutre blanc va bien à la physionomie, surtout orné à l'intérieur de coques de ruban rose.

— N'oublions pas de signaler combien la nouvelle saison vient consolider la mode des robes plus courtes qu'elles ne l'étaient; c'est presque une question d'humanité que de nous avoir délivrées de ce supplice de traîner après nous les plis d'une étoffe salie et embourbée par la rue. — Tout y gagne, le bien-être, l'économie et la coquetterie du pied, qu'il était temps de voir reparaître en France, ensevelie qu'elle était dans la mode disgracieuse des robes trop longues.

— Les corsets Josselin<sup>1</sup> occupent de nouveau tout le monde; il ne s'agit cependant que de peu de chose, une légère coupe découverte par M<sup>lle</sup> Josselin, et qui complète le perfectionnement des corsets *Marie de Médicis*, que toutes nos grandes couturières recommandent aux dames comme indispensable au perfectionnement de leur toilette d'hiver.

— Le froid subit a aussi décidé l'apparition subite des fourrures, et voilà déjà les plus jolies petites mains de Paris qui se dérobent

sous les manchons de martre et de zibeline que la maison Sertheaux<sup>1</sup> fait chaque année arriver des contrées lointaines. Cette fois, leur nombre, leur qualité, leur variété extrême et la modicité de leur prix, leur ont donné tous les avantages qui peuvent séduire.

Car tandis que nos agitations de tous genres nous enlevaient cet été toutes préoccupations de toilette, la maison Sertheaux, dans l'espérance de jours meilleurs, avait envoyé à l'étranger faire une riche récolte de tous les genres de fourrures que rendent indispensables la mode et le bien-être. — Et ce fut une bonne pensée qu'un tel approvisionnement d'après le froid qui nous saisit déjà et l'hiver rigoureux qui s'annonce.

Donc, nous le rappellerons dès aujourd'hui dans l'intérêt de toutes les fourrures de la maison que nous citons, non-seulement parce qu'elles sont toutes de qualités supérieures, mais le prix avantageux où on les a établies leur donne un double mérite en ce moment.

### Fashion.

Les jeunes personnes portent toujours de petits tabliers de taffetas; les jeunes femmes même se passent cette fantaisie en satin ou en velours, quand cela accompagne bien la toilette. — Celles-ci les portent entourés de dentelle, avec des petites poches fermées par des boutons ou des cordelières d'une grande richesse. On ne peut dire que le tablier soit une mode, mais il est un caprice qu'on peut admettre tant que l'on veut, parce qu'on peut le *développer* par son élégance.

C'est ce que nous voyons chez Mayer<sup>2</sup>, qui réunit en ce moment les plus charmants tabliers de tous genres, ainsi que des fichus, des sautoirs, des foulards, des cravates, des mouchoirs, de petites écharpes, des bourses et sacs algériens, mauresques, Pompadour, en soie et or de toutes nuances, collection que nous recommandons d'autant plus que ces petits sacs, qui sont de véritables bijoux, sont devenus une mode indispensable cette année.

En parlant de tous ces jolis caprices réu-

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 13.

<sup>1</sup> Rue Saint-Honoré, 323. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 26.



nis chez Mayer, n'omettons pas un mot sur la recherche non moins remarquable de ses gants, dont les assortiments nous offrent en ce moment de nouvelles et charmantes nuances. — C'est un mérite de plus à ajouter à la perfection de la forme, et certes jamais personne plus que Mayer ne mérita la réputation qu'il s'est acquise.

— Les toutes jeunes filles se font quelquefois des tabliers à corsage formant cœur devant et derrière; nous en avons vu en taffetas rose ou bleu, entourés d'une chiorée ou de rubans plissés à la vieille, et aussi en taffetas noir garni de douze rangées de tout petits velours noirs.

— Les petits velours semblent devoir être éternellement de mode. — On les emploie pour garnitures de tous genres sur les robes en soie ou laine; ils forment toute espèce de dessins. — Sur une robe de reps, d'armure ou de satin à la reine, on met souvent sur le devant du jupon et du corsage une échelle de ces velours, placés trois par trois, et terminés à chaque extrémité par trois petits boutons ou un seul gros en velours. — On en place aussi beaucoup en quadrilles autour des redingotes. Les quadrillés recouvrent la poitrine en s'élargissant, et ornent le dessus des revers du bas des manches. — Autour des robes de chambre en flanelle, on place souvent un large velours; et sur la hauteur du jupon, deux rangées de gros boutons de velours qui se réunissent par une attache en ganse. — En voyant tout cet emploi du velours dans les toilettes, nous devons en citer l'assortiment chez Sorré-Delisle<sup>1</sup>, ainsi que ses passementeries d'un style tout nouveau.

Nous parlerons surtout de ces galons *gothiques* fond noir, sur lesquels sont exécutés, en soie de toutes couleurs, de légers dessins gothiques. — Ceci est charmant pour garnir les redingotes ou casawecks en soie noire doublés de couleur, parce que le dessin se choisit de la couleur de la doublure. Ainsi, nous avons vu un très-petit mantelet en satin noir doublé de soie orange, et orné d'un galon gothique à dessin orange sur fond noir, etc., etc., etc.

Sorré-Delisle nous offre aussi une foule de boutons nouveaux. — Les boutons gre-

lots sont chez lui dans tous les genres, ainsi que ceux dits *catalans*, *croix de Malte*, *Pompadour*, etc., etc., etc. Mais rien de mieux, pour avoir des boutons bien assortis, que d'envoyer un échantillon de l'étoffe de la robe chez Sorré-Delisle; c'est ce que nous recommandons à toutes les dames de province, qui seront servies sans le moindre retard.

Nous devons aussi, pour la saison qui commence, mentionner les *agrafes châtelaines* que l'on trouve chez Sorré-Delisle, et qui sont d'une si grande utilité pour les promenades à pied les jours de boue et d'humidité. Leur perfectionnement d'abord, et la baisse de leur prix les rendent de plus en plus d'un usage général. — Il n'est plus une femme qui puisse se passer de ces agrafes suspendues à la ceinture pour relever sa robe sans l'aide de ses mains, et lui laisser ainsi la liberté de sa marche et de ses mouvements. — Comme ce n'est point un objet de caprice, on les envoie sur commande dans toutes les provinces, et les dames, en s'adressant par la poste (*franco*), à Sorré-Delisle, les recevront immédiatement par les messageries.

— Citons aussi comme fantaisie du jour des bonnets en tulle uni dont le fond est entièrement recouvert de petits tulles plissés assez rapprochés pour former comme une mousse; — sur le devant, double rang de tulle plissé; et de chaque côté, des choux formés de tulle froncé en colimaçon; — les brides en ruban de taffetas rose ou bleu.

— Beaucoup de petits bonnets dont le fond est recouvert de plusieurs rangées de rubans rose festonnés en écaille découpées à l'emporte-pièce; ce ruban froncé en colimaçon forme des choux de chaque côté, et un large ruban découpé de la même manière forme les brides.

— Au lieu de ruban, beaucoup de modistes emploient des bandes de gros de Naples découpé.

### UNE VISITE MYSTERIEUSE.

On sait que le *Moniteur universel* a pris la peine de démentir la nouvelle de la présence de la duchesse de Berry à Paris. L'explication de ce bruit a circulé dans quelques

<sup>1</sup> Place de la Bourse, 31.





25 Octobre 1848.

Barreau

2387.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux en satin et en velours. Manteaux en étoffes de soie, passementerie Sorre-Delisle.*

*Mrs J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.*







salons des deux faubourgs aristocratiques, et M. Eugène Guinot l'enregistre ainsi dans son spirituel feuilleton.

Un de ces mariages qui font du bruit dans le monde à cause du rang et de la fortune des éponx, avait été négocié il y a quelques mois déjà, et la célébration avait été fixée d'un commun accord aux premiers jours d'octobre. L'ex-marquis de C... épousait la fille unique de l'ex-baron de F...

Si, de part et d'autre, le rang était égal, il n'en était pas de même de la fortune. Le marquis ne possédait qu'un patrimoine assez médiocre, tandis que la fille du baron avait deux millions de dot, héritage de sa mère, et devait un jour trouver plus du double de cette fortune dans la succession paternelle.

De telles richesses apportées par une jeune et charmante personne méritent bien que l'on fasse quelques sacrifices, c'est-à-dire que l'on renonce, à trente ans, aux délices de l'indépendance et aux joies du célibat. Aussi, le marquis s'était-il décidé sans peine à nouer ces liens dorés et fleuris; mais, homme du monde avant tout, plein de délicatesse, et façonné aux bons procédés, il n'avait pas voulu rompre brusquement avec le passé, jugeant plus convenable de s'en séparer avec de doux égards et des ménagements de toute sorte.

Le marquis était ostensiblement parti, il y a quinze jours, pour le château d'un de ses oncles, où il devait, disait-il, rester jusqu'au jour de la signature du contrat, et il était revenu à Paris dans le plus grand secret.

Les plus minutieuses précautions étaient nécessaires, à cause du baron, le plus rigide des hommes, et qui, aux approches du mariage, n'aurait pas pardonné la plus légère peccadille à son futur gendre. Le marquis était donc descendu secrètement dans sa maison du faubourg Saint-Germain, comptant sur la distance qui le séparait du baron, dont le fastueux hôtel était située au faubourg Saint-Honoré.

Confiant dans le mystère dont il s'était enveloppé, il s'était mis à faire de tendres adieux à la vie de garçon, lorsqu'un matin, pendant qu'il déjeunait en tête à tête avec une aimable convive, le marquis fut tout à coup foudroyé par l'apparition du baron. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, la personne

qui déjeunait avec le jeune homme avait fui, prompt comme l'éclair, mais pas assez vite pour que le redoutable beau-père n'aperçût le pan de sa robe.

— Il est donc vrai! s'écria le baron en levant au ciel ses deux bras par un mouvement tragi-classique.

— Quoi donc, monsieur? balbutia le marquis, cherchant à reprendre son sang-froid.

— Vous osez me le demander, lorsque je vous prends sur le fait!

— Sur le fait d'un déjeuner.

— Avec qui déjeuniez-vous? il y a deux couverts. A mon arrivée quelqu'un s'est enfui. C'était une femme. J'ai vu le bout de sa robe, si bien que j'en dirais l'étoffe et la couleur: une robe de satin feuille morte. Et, tenez, voici encore sur ce meuble un bonnet de dentelle qui ne vous appartient pas, je pense. Devant des preuves aussi accablantes, aurez-vous encore le front de nier?

— Je ne nie rien, monsieur... mais...

— Ainsi l'on ne m'avait pas trompé! interrompit le baron. J'avais été informé de votre conduite par des personnes dignes de foi. Tout ce qu'on me disait est une affreuse vérité!

— Et que vous a-t-on dit, s'il vous plaît?

— Que depuis huit jours vous êtes à Paris, où vous vous cachez; et l'on ne se cache que pour le crime.

— Oh! voilà un mot bien sévère!

— Oui, monsieur, c'est un crime qu'une conduite telle que la vôtre à la veille d'un mariage. Car je sais tout, monsieur; je sais qu'une femme est ici depuis que vous y êtes revenu si secrètement depuis huit jours!

— Pour cela, monsieur le baron, je vous prie de croire...

— Point de mensonge, monsieur! n'espérez pas me tromper. Je vous dis que je suis sûr de ce que j'avance.

— Eh bien, soit!

— Vous en convenez, c'est bien heureux!

— J'en conviens, puisque vous m'y forcez.

— Une femme est chez vous depuis huit jours?

— Ne peut-elle s'y trouver pour un motif qui n'a rien de coupable?

— Ah! voilà qui est plaisant! si le motif est respectable, vous pouvez me l'expliquer.



— Je ne le puis pas, c'est un secret qui ne m'appartient pas à moi seul.

— Vraiment ! En ce cas, je vous déclare, moi, que votre mariage avec ma fille est rompu.

— Un instant ! vous ne me condamnerez pas sans m'entendre.

— Parlez donc.

— Je parlerai demain. Vous saurez ce qui m'oblige à différer cette explication ; vous me rendrez justice, et vous regretterez vos soupçons.

Ces mots furent prononcés d'un ton solennel qui imposa au baron.

— Eh bien, j'y consens, répondit-il. A demain.

Et il sortit. Le marquis avait gagné vingt-quatre heures pour se remettre et préparer sa justification. En vingt-quatre heures un homme d'esprit se tire toujours d'affaire.

Le lendemain, le baron parut.

— Pouvez-vous parler, maintenant ?

— Oui, monsieur ; la personne qui a passé huit jours ici me l'a permis.

— Ah ! il vous fallait sa permission, c'est juste.

— Et l'indiscrétion est sans danger, car cette personne, qui était ici dans le plus grand secret, est partie.

— Ah ! je ne pourrai donc pas la voir ? c'est fâcheux !

— Ne raillez pas, monsieur.

— Voyons, au fait ! Quelle était cette dame ou cette demoiselle ?

— C'était une dame, monsieur, une très-grande dame ; et son nom seul suffira pour ma justification.

— Ce nom ? dites-le donc !

— Otez votre chapeau et écoutez avec respect. Cette dame, cette très-grande dame était la duchesse de Berry.

— Grand Dieu ! s'écria le baron stupéfait et confondu.

— Oui, monsieur, la princesse m'avait fait l'honneur de me demander un asile. Comprenez-vous à présent pourquoi je m'entourais de mystère ?

— Ah ! mon cher gendre, que d'excuses je vous dois ! pour m'acquitter j'ajoute cinq cent mille francs à la dot, et nous signerons le contrat le soir.

#### UNE LETTRE INÉDITE DE J. J. ROUSSEAU.

C'est sur la foi d'un journal belge que nous publions la lettre suivante de J. J. Rousseau. Le journal en question en garantit l'authenticité ; en tout cas, la manière de sentir et le style de l'auteur des *Confessions* y sont assez bien imités :

« Il faut vous faire réponse, monsieur, puisque vous le voulez absolument, et que vous le demandez en termes si honnêtes. Il me semble pourtant qu'à votre place je me serais moins obstiné à l'exiger.

» Je me serais dit : « J'écris parce que j'ai du loisir et que cela m'amuse ; l'homme à qui je m'adresse peut n'être pas dans le même cas, et nul n'est tenu à une correspondance qu'il n'a point acceptée. J'offre mon amitié à un homme que je ne connais pas et qui me connaît encore moins ; je la lui offre sans autre titre auprès de lui que les louanges que je lui donne et que je me donne ; sans savoir s'il n'a pas déjà plus d'amis qu'il n'en peut cultiver ; sans savoir si mille autres ne lui ont pas fait la même offre avec le même droit, comme si l'amitié se formait ainsi par convention, qu'elle ne vint pas sans qu'on y songeât, et comme si l'on pouvait se lier sans se connaître et devenir insensiblement l'ami de tout le monde, c'est-à-dire l'ami de personne.

» L'idée d'écrire à quelqu'un dont on lit les ouvrages et dont on veut avoir une lettre à montrer est-elle donc si singulière qu'elle ne puisse être venue qu'à moi seul ? et si elle était venue à beaucoup de gens, faudrait-il donc que cet homme passât sa vie à faire réponse à des foules d'amis inconnus et qu'il négligeât pour eux ceux qu'il s'est choisis ? On dit qu'il s'est retiré dans une solitude ; cela n'annonce pas un grand penchant à faire de nouvelles connaissances. On assure qu'il n'a pour tout bien que le fruit de son travail, cela ne laisse pas trop de temps pour entretenir un commerce oisieux.

» Si par-dessus tout cela il avait perdu la santé, s'il était tourmenté d'une maladie cruelle et douloureuse qui le laissât à peine en état de vaquer aux soins indispensables, ce serait une tyrannie bien injuste et bien cruelle de vouloir qu'il passât sa vie à répondre à des foules de désœuvrés d'autant



plus avides de son temps qu'ils ne sauraient que faire du leur.

» Laissons donc ce pauvre homme en repos dans sa retraite; n'augmentons pas le nombre des importuns qui la troublent incessamment par leurs visites ou par leurs lettres sans discrétion, sans retenue, et même sans humanité. Si ses écrits m'inspirent pour lui de la bienveillance et que je veuille céder au penchant de la lui témoigner, je ne lui vendrai pas cet honneur en exigeant de lui des réponses, et je lui donnerai sans trouble et sans peine le plaisir d'apprendre qu'un honnête homme qu'il ne connaît pas pense bien de lui. » Voilà, monsieur, ce que je me serais dit, si j'avais été à votre place! Chacun a sa façon de penser; je ne blâme pas la vôtre, mais je crois la mienne plus équitable.

» Peut-être, si je vous connaissais, me féliciterais-je beaucoup de votre amitié; cela n'étant pas, content des amis que j'ai, je n'en veux point faire d'autres; et quand je le voudrais, il ne serait pas raisonnable que j'allasse pour cela choisir des inconnus si loin de moi. Au reste, je ne doute ni de votre mérite ni de votre esprit; cependant le ton militaire et galant dont vous parlez de conquérir mon cœur serait, je crois, mieux placé près des femmes qu'il ne pourrait l'être avec moi.

» Recevez, monsieur, mes remerciements et mes salutations.

» J. J. ROUSSEAU. »

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE DE LA NATION. — *La Vivandière*.

Nous l'avons vue en déesse, nous l'avons vue en Espagnole, la voici maintenant en vivandière; mais c'est toujours elle, la vive, l'entraînante, j'allais presque dire la divine Cerrito.

Ne me demandez point ce que c'est que *la Vivandière*, c'est tout ce que vous voudrez, une scène d'opéra-comique, un charmant paysage, un cliquetis d'éperons, un bal hongrois, un cadre; en un mot, pour les pirouettes prodigieuses de Saint-Léon, pour les pas de M<sup>me</sup> Cerrito, pour les évolutions du corps de ballet, c'est enfin une heure

passée à entendre des airs charmants, à voir passer devant ses yeux de gracieux visages, de jolis tableaux, tous les prodiges, en un mot, de la chorégraphie et de la grâce incarnée dans cette Cerrito, qui a vraiment le diable dans les jambes.

Vous rappelez-vous le pas styrien de Taglioni, la cracovienne de Fanny Elssler, la mazurka de Carlotta Grisi? Il y a de tout cela dans la redowetska de la Cerrito. Ce pas seul vaut tout un ballet, et j'avoue que j'attendrai maintenant sans trop d'impatience le prochain ballet de Saint-Léon, le prochain triomphe de Cerrito, *les Fleurs animées*.

L'activité des sociétaires de la Comédie-Française ne se dément dans aucune circonstance. Les études continuent sans interruption. *André del Sarto* sera prêt dans huit jours. Le rôle principal doit être créé par Geffroy. Ce drame est l'un des ouvrages les plus brillants de M. Alfred de Musset. Nous aurons également, avant la fin du mois, la *Vieillesse de Richelieu*, comédie en cinq actes, dans laquelle Bocage doit reparaitre.

### THÉÂTRE HISTORIQUE. — *Catilina*.

C'est malheureux qu'on ait abusé de cette phrase, que *la première représentation de..... était un événement littéraire*; mais, cette fois, on peut dire, sans exagération aucune que, depuis longtemps on n'avait vu une pièce amener au théâtre une si grande affluence. On se serait cru revenu au beau et bon temps des luttes littéraires d'autrefois; toutes les préoccupations politiques cessaient; l'on n'entendait parler que de la dernière pièce, de l'actrice en vogue, du talent des auteurs du nouveau drame.

Le premier défaut de ce nouveau *Catilina*, c'est d'abord d'être trop long. — Ce défaut, commun à tous les ouvrages qu'a représentés jusqu'ici le Théâtre Historique depuis *la Reine Margot* et *le Chevalier de Maison-Ronge* jusqu'à l'incommensurable *Monte-Cristo*, ce défaut, du reste, serait le moindre et le plus facile à corriger; mais, hélas! il y a bien d'autres choses à dire!... hélas! hélas!!

M. Alexandre Dumas, dans son CATILINA



comme dans son *CALIGULA*, a entrepris de nous montrer la société romaine, non plus épique à la manière des écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, mais la société romaine *réelle*, dans tous ses détails, ses splendeurs et ses misères; il a renoncé au pompeux alexandrin pour faire parler à ses Romains la prose la plus cavalière, la plus *sans façon* de notre dialogue de tous les jours. Mais il nous semble que M. Dumas a poussé un peu loin ce parti pris de faire de la *vie réelle*; il s'est trop vite décidé à accepter notre vocabulaire moderne, avec ces nuances de mots qui sont, à vrai dire, de l'*actualité*. Ainsi entendons-nous parler au Forum de Rome de *bourgeois*, de *bornes encoûtées*, d'*ordre* et de *désordre*... et cent autres mots dont la signification est devenue toute nouvelle depuis quelque six mois. D'un autre côté, M. Dumas se montre fort préoccupé de la *couleur locale*, il veut à tout prix faire de l'érudition, et nous initier à cette vie des Romains avec leurs esclaves, leurs clients, leurs parasites, leurs courtisanes, gladiateurs et histrions; de telle sorte qu'entre cette mise en scène du plus grand style antique et ce langage plus que prosaïque et tout *palpitant* de notre idiome de clubs, de journaux et de banquets plus ou moins tricolores (il n'est pas enfin jusqu'au gamin de Paris que M. Dumas n'ait placé dans son ouvrage); c'est une sorte de contre-sens qui frappe dès les premières scènes, et qui, tout le temps du drame, se reproduit et devient plus saisissante et plus bizarre.

Dans quel but et dans quel esprit M. Dumas a-t-il commis, de gaîté de cœur, de semblables anachronismes? c'est ce que nous ne pouvons deviner. — Est-il digne de son nom, de son talent, de sa haute position littéraire, de prendre l'histoire pour une sorte de marche-pied à de trop transparentes allusions? Ne pouvez-vous donc faire les comédies de mœurs les plus piquantes, si votre fantaisie est de faire de la satire et de l'à-propos? et ne pouvez-vous rien inventer de mieux que de travestir ainsi les pages les plus terribles de l'antiquité? Ne pouvez-vous trouver d'autres scènes que le Forum et le Capitole, d'autres

noms que Catilina, Cicéron et César? Et encore, quels rôles ont-ils? que signifie ce Cicéron venant réciter une espèce d'article *premier Paris* d'un journal conservateur? — Et ce Catilina se drapant dans sa toge pour rabâcher de grandes et longues théories socialistes?

Et non-seulement nous trouvons médiocre, au point de vue littéraire, une telle conception, mais nous la trouvons aussi intempestive par le temps qui court. Le théâtre ne saurait devenir une arène aux polémiques de ce genre; c'est fausser à la fois son esprit et son institution.

Nous ne parlons pas de l'intrigue, qui se noue et qui s'enchaîne autour de la grande figure de Catilina et de cette immense conspiration. C'est une suite inextricable de péripéties mélodramatiques, de tumultes et d'incidents, de personnages secondaires et innombrables. Si bien que l'intérêt se divise tant, qu'il ne reste plus nulle part: ni sur la courtisane Aurélia, ni sur la vestale que Catilina a séduite, ni sur le fils qui est né de ce premier sacrilège des autels, ni, en fin de compte, sur la conspiration elle-même.

Ce que nous devons louer sans restriction dans *CATILINA*, c'est la mise en scène, la beauté et l'exactitude des costumes, les grands effets de scène, et surtout la dernière décoration, qui représente le champ de bataille où a succombé Catilina à la tête de cette armée qu'il avait rassemblée pour marcher contre Rome.

*CATILINA* aura-t-il un succès? et quel genre de succès aura-t-il? Nous ne savons, mais ce que nous savons, c'est que M. Dumas a toujours été mieux inspiré que cette fois. Qu'il nous fasse donc un pendant à *M<sup>lle</sup> DE BELLE-ISLE*; voilà réellement de l'esprit, de l'invention, du goût, du style, de la verve! Mais qu'il laisse dormir en paix les grandes ombres de Rome, s'il ne doit les évoquer que pour en faire de pauvres et malencontreux déclamateurs.

A ce Numéro est jointe la planche 2387.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.